La pratique religieuse, pour qui ?
Par le rabbin Michael Azoulay

Je m'intéresse rarement aux commentaires postés sur les réseaux sociaux, lieux où l'on se bat plus que l'on débat. Une fois n'est pas coutume, une observation a attiré mon attention. Elle faisait suite à un échange que j'ai eu avec un imam au sujet de l'interdiction, commune au judaïsme et à l'islam, de consommer du porc.

Un utilisateur a fait remarquer qu'il était très étonnant que le Dieu tout-puissant et infini, auquel croient les monothéistes que nous sommes, se soucie du respect par ses ouailles de règles aussi triviales, sans commune mesure avec Sa grandeur.

À Job, le célèbre juste souffrant, qui s'indigne d'être frappé par les malheurs alors qu'il a toujours fait preuve de droiture, Elihou répond : « Si tu agis mal, quelle est ton action sur Dieu ? Si tes péchés sont nombreux, que lui importe ? Si tu agis bien, que lui donnes-tu ? Ou qu'est-ce qu'il accepte de toi ? (Job 35, 6 et 7). Si bien que se pose alors la question de savoir pour qui fait-on le bien plutôt que le mal, bien et mal étant définis dans le judaïsme comme le fait de se conformer ou de désobéir aux commandements ?

La réponse à ce questionnement légitime se trouve dans la suite des propos d'Elihou : « C'est toi, créature humaine, qu'intéresse ta perversité ; c'est à toi, fils d'Adam, qu'importe ta piété (Job 35, 8).

Il faut concevoir les injonctions divines comme étant les outils, si l'on s'y conforme, de la construction de soi. « Traduttore, traditore » (Joachim du Bellay) : « Traduire, c'est trahir. »

En hébreu, l'un des mots qui désigne le « péché » est *Hèt*. Or, « péché » est une traduction influencée par le christianisme. *Hèt* signifie littéralement « manque ». En agissant mal nous générons un manque, une lacune dans l'édification de notre être. Dès lors, bien agir c'est aller vers l'accomplissement de soi.